L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 6 OCTOBRE 1889.

Prix de vers latins.

NOUVELLE.

PAR JEAN RICHEPIN.

Pourquoi l'on parlait réformes universitaires à la fin de ce souper, je n'en sais rien du tout. Le fait est qu'on en parlait, et qu'il y eut un bel éclat de rire quand Octave du Guselle s'écria d'un air mélancolique :

—Pauvres vers latins ! C'est moi qui les regrette.

Lui, Octave, regretter les vers latins ! Car il n'y mettait aucune ironie. Il semblait réellement triste. On voyait qu'il était sincère. Il avait donc aimé les vers latins, lui, Octave, lui, le boudiné ! On n'en revenait pas. Cela demandait une explication.

—Raconte-nous ça, hein ! Il doit y avoir une histoire là dessous.

Il alluma un partagas et raconta.

" Oui, j'ai été au grand concours, moi, Octave, et je vous me voyez... Et en vers latins ! Et j'y ai obtenu.... Mais n'anticipons pas.

Donc, me voici dans la salle Gerson, comme bouche-trou de Stanislas. On n'était pas fort, en ce temps-là, à Stanislas. C'est vous dire si j'étais faiblard, moi le bouche trou.

Tout de même, ça m'amusait, d'être au grand concours. Une nouveauté, pour moi. Vous pensez ! Un panier garni de victuailles fines, avec bouteille de Pomard, et café froid. Comme pour une partie en chemin de fer ! Comme aux vacances dernières avec ma petite tante Mélanie.

Ah ! ma petite tante Mélanie ! Une tante à la mode de Bretagne, plutôt cuisine. Mais jolie à la mode parisienne. Vingt-sept ans, et veuve. Un teint de roussi, des cheveux d'or ébouriffés, et un rire que mon professeur de piano comparait à une gamme chromatique ascendante.

Si je l'aimais, si je l'adorais, ma petite tante Mélanie, vous voyez ça d'ici, n'est-ce pas ? Ah ! c'est elle que j'aurais voulu chanter en vers, en vers français, bien plutôt que de mettre le câble transatlantique en vers latins ! Car on nous avait donné, pour matière à traiter, le câble transatlantique. Mais, pas plus en vers ...français qu'en vers latins, je n'étais un *traipe* (c'est ainsi qu'on appelait les forts, chez nous). Aussi, je me contentai de ne pas parler du câble en hexamètres, et de rêvasser à ma petite tante en simple prose.

Un mot surtout me revenait, un mot prononcé par elle, et qui me tracassait fort. L'an dernier, M. Durand, le voisin du château, le maire de Saint-Rémy, le gros homme, l'ancien marchand de bœufs, avait fait demander sa main, et avait carrément offert, pour l'avoir, ses huit millions. Ma petite tante Mélanie avait refusé en disant :

—Je n'aimerai jamais qu'un homme distingué

Qu'entendait-elle, au juste, par un homme distingué ? Je croyais bien le savoir jusqu'à présent. Mais, aujourd'hui, j'en doutais.

Jusqu'à présent, le type de l'homme distingué me semblait être mon cousin Adalbert de Chamerouge, capitaine d'état-major en définition, sportsman, toujours vêtu à la mode de demain, gros joueur, adoré des femmes, et légèrement dégarni au sommet du crâne. Avec ses toilettes irréprochables, son monocle, ses racontars, il incarnait pour moi le chic et la distinction.

Tout à coup, je venais de concevoir un autre *distingué*. C'était mon voisin de table, un Charlemagne, le nommé Rifion.

A l'appel de son nom, j'avais entendu dire et répéter par tout le monde :

—Ça, c'est élève le plus *distingué* du concours. On n'a jamais vu un élève plus *distingué*.

Quoi ! plus distingué qu'Adalbert, alors ? Voyons un peu.

Rifion était petit, maigre, crasseux. Ses cheveux longs et gras lui tombaient sur le cou. Ses ongles étaient noirs.

—C'est vous, lui dis-je, c'est bien vous qui êtes Rifion, le fameux Rifion, l'élève le plus *distingué* ?

Il me regarda d'un air goguenard, comme s'il me trouvait stupide, et me répondit :

—Oui, c'est moi Rifion. Ça coûte deux sous pour voir la bête curieuse. Et toi, qui es-tu ?

Il me tutoyait, comme ça, du premier coup ! Je pris ma figure la plus aristocratique pour lui riposter :

—Monsieur, je m'appelle Octave du Guselle.

—Ah ! fit-il. Et ce que du Guselle s'écrit en deux mots ?

—Oui.

—Et tu as le sac ! Tu es riche, enfin ?

—Oui.

—Tant mieux pour toi.

Puis il se mit à piocher ses vers latins me laissant à mes réflexions. Car je réfléchissais. C'était donc ça, un élève distingué ? La distinction consistait donc à être intelligent, à avoir des succès, des prix ? Hélas ! moi qui n'étais que simple bouche-trou !

N'importe ! je veux être aimé de ma tante Mélanie, je le veux. A moi Quicherat ! A moi les dactyles et les spondées. Et me faire le prix de vers latins.

Au travail ! Je me sentais trop à ma petite tante pour pouvoir m'enthousiasmer à propos du câble transatlantique ! Puis, ... pas du tout le true des vers ... ça ne venait pas.

... heures, midi, sonnerent. Plus ... heures à potasser ! Et ma page ... encore qu'une broussaille informe ... latines.

Rifion, lui, avait déjà fini ses quatre-vingts vers, et il mangeait philosophiquement une sardine avant de se mettre à tremper sa pièce. En voilà une pièce qui devait être bien sûrement il aurait le prix, cet animal-là !

Et moi ! moi ! Un grand désespoir me vint. Non, décidément, je ne serais jamais assez distingué pour être aimé de ma petite tante Mélanie.

—Tu ne manges donc pas ? me dit Rifion.

Il jetait des yeux de chat gourmand sur mon panier, si délicatement garni.

—Non, lui répondis-je, je n'ai pas faim, je suis trop triste.

Il avait l'air bon, malgré sa laideur. Mon cœur était gros. Je lui racontai mon infortune. En même temps, je tirais de mon panier une cuisse de canard et la fameuse bouteille.

—Tiens, lui fis-je, si tu en veux, prends ça.

Je l'avais tutoyé aussi ; et, tandis qu'il se régalait, je continuai mes jémiades amoureuses. Ah ! si j'avais le prix ! Elle m'aimerait !

—Tu l'aras peut-être. Fais voir tes vers.

Je lui passai mon brouillon, subrepticeement. Il faisait, en les lisant, une moue de connaisseur. Il finit par me dire qu'ils étaient pleins de fautes.

—Tu vois bien, lui dis je, je ne suis pas distingué, moi.

Le professeur qui nous surveillait nous imposa silence. Je grignotai mélancoliquement un peu de foie gras, je bus un doigt de vin, puis je passai tout le reste à Rifion, et je me remis avec rage à la besogne.

Hélas ! quand sonna l'heure fatale, l'heure de donner sa copie, je n'avais fait qu'un informe gribouillage. Je le déchirai et ne donnai rien. Je trahissais les espérances de Stanislas, et je renonçais définitivement à être jamais l'homme distingué qu'aimerait ma petite tante Mélanie.

Un mois après, je reçus le billet d'invitation à la distribution des prix du concours général.

Ah bah ! je tombai de mon haut. Il devait y avoir erreur. Ma famille était stupéfaite. Moi, je croyais rêver. Naturellement, je ne m'étais pas vanté d'avoir déchiré ma copie.

—Et c'est en vers latins ! dit monpère. A ça ! mon gaillard, tu es donc fort en vers latins ?

Mon Dieu ! oui, il faut croire que j'étais fort, puisque je trouvais le moyen d'avoir quelque chose sans avoir rien fait. Juge un peu, si j'avais remis une copie ! Mon Dieu ! oui, j'étais fort ! car le jour de la distribution, en pleine Sorbonne, on put entendre retentir ces paroles mémorables :

VERS LATINS *premier prix, du Guselle (Octave).*

Et j'eus le mot de l'énigme en traversant la foule pour aller chercher mes livres. Comme je passais parmi les Charlemagne, je me sentais prendre la main par quelqu'un. C'était mon voisin du concours, c'était le brave garçon qui avait mis mon nom au lieu du sien sur sa copie. Et il me dit, avec une petite larme au coin de l'œil :

—Elle te trouvera distingué, va ! Elle t'aimera.

Octave se versa un verre de kummel et conclut :

—Comprenez-vous maintenant pourquoi les vers latins... ?

—Mais pardon, fit quelqu'un, la petite tante Mélanie a donc.... ?

—Messieurs, reprit Octave, le nie pas un fat.

Puis, avec un regard au ciel, il ajouta :

—En amour, il ne s'agit que d'être audacieux. Qu'importe ce qui vous donne de l'audace ? Sans ce prix de vers latins.....

LE GOUTER DE CHERUBIN.

On l'aimait bien, Chérubin, au pensionnat des Charmilles, situé à deux pas de la Marne, dans un paysage délicieux. Mais, au dire de la mère Bésicles, il était un peu trop gourmand. Aussi, plus d'une fois, passait-il au piquet le temps de la récréation. Ce n'était pas gai de demeurer debout devant une muraille et de garder l'immobilité d'un soldat après le *garde à vous !* pendant que les camarades s'ébattaient dans la cour joyeusement, avec une turbulence de moineaux francs auxquels on aurait soudainement ouvert la cage.

Et puis, qu'elle était jolie cette cour, avec ses larges marronniers, durant le mois de mai, empanachés de fleurs, de fleurs qui faisaient neiger leurs pétales aux secousses de la brise ! De là la vue s'étendait sur la paisible rivière, où les canots, effilés comme des pirogues, glissaient vers les îlots abrités d'acacias jaunes et de lilas.

Encore, ce n'était qu'un demi-malheur lorsque la punition ne durait qu'un quart d'heure. Chérubin rattrapait vite le temps perdu et gambadait de plus belle. Car, si d'après la mère Bésicles il était gourmand, il n'avait jamais su bonder une minute à la vieille et sévère maîtresse.

Chérubin depuis plus de quinze jours arrivait à l'école, le panier vide, sans son goûter. Pour le punir d'une façon plus efficace, la mère Bésicles, ce jour-là le priva entièrement de récréation. Une heure de piquet ! C'était le maximum de la peine. Elle était impitoyable pour le chapitre de la gourmandise et ne supportait pas que les enfants éprouvassent un constant besoin de sucer quelque bâton de sucre d'orge ou de se badigeonner les doigts et les lèvres de réglisse et de miel.

Ce gourmand de Chérubin que faisait-il de son goûter ? Jamais il n'avait osé l'avouer. Mais la mère Bésicles le savait bien, elle qui connaissait les enfants et se flattait de lire, grâce à ses grosses lunettes, à travers toutes ces petites et malignes consciences.

Quinze jours de récidive méritaient une exemplaire punition. C'est pourquoi Chérubin devait demeurer au piquet durant toute la grande récréation.

Quel vilain péché de croquer, immédiatement après son déjeuner, dans le très court chemin qui mène à l'école, les pommes et les biscuits, de lécher les crèmes et les confitures et de jeter probablement le pain au ruisseau ! Et puis, ne pas même garder un morceau de brioche pour les gentils pierrots et les mélodieux pinsons qui nichent sous les toitures du pensionnat et sèment des chants et des trilles pour égayer les petits écoliers aux heures d'étude !

—..... Quelle radieuse après-midi de printemps ! De tous côtés c'était une odorante éclosion de fleurs. Les glycines pâles se tordaient en festons autour du portail de fer du pensionnat et les aubépines poussaient en arbustes mêlant leurs blanches roses à celles des fusains luisants. La Marne, comme un large ruban d'azur, s'en allait paresseusement entre les rives embaumées, réfléchissant de coquettes villas, des jardins parés de géraniums, des tonnelles fines et dégoutes pesante de mousse et de vigne-vierge. Sur les plantes et les arbres, au vert nuancé, c'était un envol léger d'aile multicolores, et les oiseaux, ivres de soleil, volaient des bosquets aux toits en se frôlant des ailes comme pour se caresser en chemin.

Le paysage était doux, baigné d'une paix lumineuse ; on eût dit, à le voir sous les rayons, quelque féerique décor brossé par un peintre au génie charmant. Un irrésistible bonheur semblait planer sur les êtres et les choses, les parias même de la terre avaient envie de bénir la vie et de se croire heureux.

Un vieillard aveugle, tête nue, le pas hésitant, Paris ! devant la grille du pensionnat d'où s'échappaient de joyeuses voix enfantines. Il était venu jusque-là, le pauvre mendiant, conduit par son chien, afin de boire en chemin les balsamiques brises et le bon soleil réconfortant. Il ne voyait point la douce apothéose du printemps habillé de lis, couronné de roses, mais il sentait, il aspirait par tous les pores la sève enivrante de la jeune saison qui rendait la vie aux branches, qui faisait chanter les nids et tapissait les champs de coquelicots.

Tandis qu'il écoutait les exclamations des marmots turbulents, son chien se mit à aboyer de plaisir et à l'entraîner vers le portail du petit pensionnat. Comme ce portail était entr'ouvert, l'animal le pousse adroitement, et son maître, dont il était le guide et l'ami fidèle, le suivit.

Mais le chien sautait sur ses pattes, agitait la queue avec une allégresse extraordinaire, aboyait avec une franchise d'accent qui annonçait quelque étrange bonheur, et ses petits yeux ronds, enfoncés dans l'épaisseur de son joli poil frisé, luisaient comme des flammes.

Que se passait-il ?

—Castor ! Castor ! répétait le pauvre aveugle, qu'as-tu ?

Castor avait reconnu un ami, et cet ami c'était Chérubin qui, sous les yeux de la mère Bésicles, n'osait sortir de l'immobilité pour jouer avec le gentil et intelligent animal. Castor lui léchait les mains, se frottait à ses mollets roses, lui posait les pattes sur l'épaule pour le caresser au visage, lui faisait, en un mot, mille amitié, mille cajoleries, comme pour lui dire : Mais tu ne me reconnais donc pas !

A la fin, Chérubin n'y tint plus et se mit bravement à rendre à la bête caresse pour caresse, à lui lustrer le poil, à lui parler, comme il faisait tous les jours en venant à l'école.

Le pauvre aveugle, à la voix de l'enfant, comprit la touchante idylle et se mit à pleurer d'attendrissement avec ses gros yeux éteints.

—C'était un tableau d'une poésie irrésistible. Le vieillard tâtait les petites mains de l'enfant pendant que le grand chien aboyait d'allégresse. Et Chérubin, très joli sous ses longs cheveux blonds, coupés en demi-couronne sur le front et son petit costume de matelot en drap bleu, bouffant, arrêté à mi bras et à mi jambes, avait comme honte de recevoir, en présence de tous ses camarades, d'aussi chaleureux témoignages d'amitié. En effet, l'école entière fut bientôt rassemblée autour de l'enfant, de l'aveugle et du chien. La mère Bésicles interdite s'approcha du vieillard pour lui parler. Mais celui-ci l'interrompit dès les premiers mots.

—O madame, soyez bénie d'enseigner à ces enfants la charité envers les pauvres d'une façon aussi noble !

La mère Bésicles ne comprenait pas....

Alors le vieillard lui raconta que tous les jours un petit enfant lui donnait en passant du pain, des pommes, des gâteaux.

.....Chérubin se voyant trahi baissa la tête et se mit à pleurer.

—Et moi qui le punissais ! fit la mère Bésicles en se mordant la lèvre de dépit. Ah ! pauvre vieille, ajouta-t-elle, tes yeux doivent se faire bien mauvais pour n'avoir pas su lire sur le front de cet ange la générosité de son cœur ! Son émotion était si profonde, elle éprouvait à la fois tant de joie et de douleur, qu'elle ne trouva que des pleurs pour demander pardon à Chérubin de son inconsciente injustice.

Pendant ce temps, dans les grands marronniers de la cour, les oiseaux perlaient des trilles, les fleurs des haies exhalaient des aromes de leur corset de satin, et la paisible rivière déroulait son écharpe d'azur au loin, à travers un dédale de frondaisons claires qui frissonnaient sous le soleil.

ELÉZAR ROCHER.

Au banquet offert à Paris, l'autre soir, à M. Gladstone, on causait politique.

—En France, dit le *great old man*, il y a trop d'esprit de parti.

Et Z..... d'ajouter :

—Et trop peu de revenu.

Pendant la période électorale :

Un Parisien hèle un cocher qui lui répond, avec dignité, ayant reconnu un bourgeois de son quartier.

—Je veux bien vous charger, mais à une condition : vous voterez pour moi aux prochaines élections.

On cause longévité entre Marseillais :

—Moi, dit l'un, j'ai eu une tante qui est morte à quatre-vingt-dix-sept ans !

—Et moi, fait un second, un grand-père qui a vécu jusqu'à cent deux ans bien comptés !

Le troisième hésite, puis, avec calme :

—Et bien ! moi, mon grand père et ma grand'mère ont fait mieux !

—Quoi donc ?

—Ils vivent encore !

Au départ du train :

Lui.—Adieu, chère Emma. Tu me seras fidèle, n'est-ce pas, jusqu'à mon retour ?

Elle.—Certainement, cher, mais tu reviendras bientôt, pas vrai ?

Leçon de calcul :

—Combien ces brioches, madame ?

—Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

—Ah ! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et une pour rien. Je n'en prends qu'une ! Au revoir, madame !

Fragment de conversation :

—Mon cher, je ne reconnaissais plus X..... Il a presque l'air intelligent, maintenant !

—Il voyage peut-être incognito.

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les Etats de l'Ouest et du Sud, où les décoctions du foie sont si fréquentes, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Beine, New-Berne, N. C., écrit : "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allégement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les prie pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

BULLETIN FINANCIER.

Bureau, 5 octobre 1889.

COMPTOIR D'ESCOMPTE (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,215,995 00	$200,000 00
Mêmes jours de la semaine dernière	1,021,159 00	200,000 00

Stabilité des transactions en échanges et Balances de Banques.

Monnaie — Demande. Vingt-cinq, 24 000 00 ; Banque de France, 20 00 ; Banque d'Angleterre, 20 00 ; Banque d'Espagne, 20 00 ; Banque de Prusse, 20 00 ; Banque de Russie, 20 00 ; Banque de Vienne, 20 00 ; Banque de Hollande, 20 00 ; Banque de Belgique, 20 00 ; Banque de Portugal, 20 00 ; Banque de Turquie, 20 00 ; Banque de Suède, 20 00 ; Banque de Danemark, 20 00 ; Banque de Suisse, 20 00 ; Banque de Hambourg, 20 00 ; Banque de Gênes, 20 00 ; Banque de Venise, 20 00 ; Banque de Madrid, 20 00 ; Banque de Malte, 20 00 ; Banque de Calcutta, 20 00 ; Banque de Canton, 20 00 ; Banque de Yokohama, 20 00 ; Banque de Rio Janeiro, 20 00 ; Banque de Buenos Ayres, 20 00 ; Banque de Melbourne, 20 00 ; Banque de Sydney, 20 00 ; Banque de Lima, 20 00 ; Banque de Mexico, 20 00 ; Banque de Santiago, 20 00 ; Banque de Valparaiso, 20 00 ; Banque de Callao, 20 00 ; Banque de Guatemala, 20 00 ; Banque de Bogota, 20 00 ; Banque de Caracas, 20 00 ; Banque de Panama, 20 00 ; Banque de Costa Rica, 20 00 ; Banque de Honduras, 20 00 ; Banque de Nicaragua, 20 00 ; Banque de Salvador, 20 00 ; Banque de Port au Prince, 20 00 ; Banque de Kingston, 20 00 ; Banque de Bombay, 20 00 ; Banque de Shanghai, 20 00 ; Banque de Singapore, 20 00 ; Banque de Batavia, 20 00 ; Banque de Manille, 20 00 ; Banque de Tokio, 20 00 ; Banque de Pekin, 20 00 ; Banque de Tientsin, 20 00 ; Banque de Hongkong, 20 00 ; Banque de Calcutta, 20 00 ; Banque de Bombay, 20 00 ; Banque de Madras, 20 00 ; Banque de Ceylan, 20 00 ; Banque de Sydney, 20 00 ; Banque de Melbourne, 20 00 ; Banque de Wellington, 20 00 ; Banque de Dunedin, 20 00 ; Banque de Christchurch, 20 00 ; Banque de Port Elizabeth, 20 00 ; Banque de Cape Town, 20 00 ; Banque de Natal, 20 00 ; Banque de Lourenzo Marquez, 20 00 ; Banque de Tananarive, 20 00 ; Banque de Port Louis, 20 00 ; Banque de Saint Denis, 20 00 ; Banque de Saint Pierre et Miquelon, 20 00 ; Banque de la Martinique, 20 00 ; Banque de la Guadeloupe, 20 00 ; Banque de la Réunion, 20 00 ; Banque de Saint Lou